

## Article

---

« Géographie du pays incertain »

Robert Mélançon

*Études françaises*, vol. 12, n°3-4, 1976, p. 267-292.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036636ar>

DOI: 10.7202/036636ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# GÉOGRAPHIE DU PAYS INCERTAIN

Robert Mélançon

## 1. ANTÉE

Dans l'immense corpus enchevêtré des mythes antiques, celui du géant Antée, fils de Poséidon et de la terre, est relativement peu connu. Il apparaît comme un épisode secondaire de l'histoire très complexe d'Hercule. Sa donnée la plus significative est qu'Antée restait invincible tant qu'il gardait contact avec la terre, sa mère :

La terre ajouta ce don encore à son rejeton, que, quand il touchait sa mère, ses membres déjà épuisés recouvraient une nouvelle vigueur. (...) Pour son sommeil, des peaux de bêtes ne lui fournissaient pas de lit, ni la forêt une couche; il reprend des forces en gisant sur la terre nue <sup>1</sup>.

En sorte qu'Hercule ne put le vaincre qu'en le soulevant du sol assez longtemps pour qu'il s'affaiblisse mortellement <sup>2</sup>.

1. Lucain, *La Guerre civile (La Pharsale)*, livre IV, v. 597-605. Texte établi et traduit par A. Bourgery, Paris : « Les Belles-Lettres », 1926, tome I, p. 122-123.

2. *Idem*, Livre IV, v. 645-653, tome I, p. 124-125 : « Lorsqu'Alcide eut compris quel secours lui venait du contact de sa mère : « Il faut

Jacques Ferron, par référence à ce mythe dans le titre d'un article sur le conte où il tente de « (se) définir par rapport aux conteurs populaires (qu'il a) admirés dans le comté de Maskinongé et en Gaspésie<sup>3</sup> », a suggéré le rapport essentiel qui rattache son œuvre au pays québécois : l'en séparer, rompre le lien avec cette terre qui l'a engendrée, ce serait lui retirer toute force, la condamner à l'insignifiance. Le Québec est présent dans son œuvre de façon si massive et si évidente, il y informe à tel point tous les thèmes<sup>4</sup>, que le titre de *Contes du pays incertain*, le plus connu et le plus caractéristique de tous ses livres, pourrait la désigner tout entière. *Contes au sujet du pays incertain*, certes, puisqu'ils le décrivent, « en écrivent » comme on dirait « en parlent », et qu'ils apportent une contribution non négligeable à sa définition<sup>5</sup>. Mais aussi *Contes* issus du *pays incertain*, engendrés par lui et tirant de lui, matière et forme, leur substance : « je suis, écrit Ferron, le dernier d'une tradition orale et le premier de la transposition écrite<sup>6</sup> ». Le pays fournit donc à son œuvre, plus qu'un prétexte ou des sujets, sa raison d'être même : l'écrivain, dit-il encore, travaille « sur un fonds commun » et « la seule réussite est d'enrichir ce fonds<sup>7</sup> ».

que tu restes debout, dit-il, et désormais je ne te confierai plus au sol et t'empêcherai de t'étendre par terre; tu resteras les membres pressés contre ma poitrine, c'est ici, Antée, que tu tomberas. » Sur ces mots, il souleva bien haut le géant qui cherchait un appui sur le sol. La terre ne put faire passer ses forces dans son fils mourant. »

3. J. Ferron, « Le mythe d'Antée », *La Barre du jour*, vol. 2, n° 4, automne 1967, p. 29; repris dans *Escarmouches*, Montréal : Leméac, 1975, tome 2, p. 36.

4. Jean Marcel a pu montrer, par exemple, « que sont mêlées l'une à l'autre, dans l'œuvre de Ferron, la question sociale et la question nationale. » — *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal : Éditions du Jour, 1970, p. 175.

5. Michelle Lavoie, « Jacques Ferron : de l'amour du pays à la définition de la patrie », *Voix et images du pays I*, Cahiers de Sainte-Marie n° 4, 1967, p. 92-93 : « Mais si une appréciation lucide de la situation du Québécois et de son « mal de vivre » dans son pays est nécessaire, elle n'est qu'une étape. La dénonciation d'un état de fait est stérile si elle ne débouche pas sur une réflexion plus positive, et nous trouvons effectivement des éléments beaucoup plus dynamiques dans la pensée de Jacques Ferron, qui tente de cerner et de définir l'idée d'une patrie québécoise ».

6. *Escarmouches*, II, p. 34.

7. *Jacques Ferron malgré lui*, p. 22-23.

## 2. NOMS DE PAYS

Le pays s'appréhende d'abord à travers des mots, des noms de lieux qui ne vont pas seulement le désigner mais le définir. Souvent leur forme même parle : « Méchins n'est pas une colonie mais un village assez ancien — la preuve est que son nom est beau — ...<sup>8</sup> ». Ailleurs, des noms auxquels ne correspondent pas les lieux qu'ils seraient censés désigner vont évoquer sans qu'il soit besoin d'insister le manque de consistance d'un pays trop peu ancré dans la réalité, menacé de dissolution : ainsi cet écriteau « sur lequel était écrit : Rue Sainte-Odile », dont Ferron précise ironiquement qu'il « eût fait la joie d'un philosophe nominaliste » parce qu'au lieu de la rue annoncée « à peine apercevait-on dans le champ deux ou trois maisonnettes<sup>9</sup> ». Dans *La Charrette*, on trouve l'exemple inverse, symétrique en quelque sorte, d'une rue tracée en plein bois à la limite d'une banlieue et qui, faute de susciter comme on l'avait espéré la création de nouvelles maisons, « resta déserte, longée d'espèces forestières et sauvages » sans qu'aucun nom lui soit officiellement attribué ; elle reste « une rue pour rien » jusqu'à ce qu'une nuit un garçon écrive « à la peinture blanche sur sa chaussée noire » les mots « Québec libre » ; des enfants lui imposent ensuite le nom de « Côte du Québec libre » et en font le lieu de tous les rendez-vous et de tous les jeux, la transformant ainsi en « un endroit qu'ils tenaient pour unique et qui leur était d'autant plus précieux qu'ils en avaient homologué l'appellation illicite de leur vivante autorité<sup>10</sup> ». Donner à un lieu son vrai nom, c'est s'en rendre maître.

L'œuvre de Ferron forme un véritable répertoire de toponymie québécoise. Chaque événement s'y trouve précisément situé, inscrit dans un espace qui est avant tout celui d'un langage. François Ménard, le narrateur de *La Nuit*, après avoir affirmé que « (son) enfance (...), c'était une rivière... » ajoute comme une confidence : « je peux en donner

8. J. Ferron, *Contes*, Montréal : H.M.H., 1968, p. 39.

9. *Idem*, p. 52.

10. J. Ferron, *La Charrette*, Montréal : H.M.H., 1968, p. 116-121.

le nom <sup>11</sup> ». Livrer comme il le fait le nom du pays de son enfance, c'est vraiment confier un secret puisque c'est dévoiler sa nature profonde, rendre manifeste la signification que ce nom lui a imposé. La toponymie en effet n'est pas neutre ni sans conséquences : changer le nom d'un lieu, c'est changer sa définition, lui conférer d'autres sens et d'autres pouvoirs. Franck Archibald Campbell, le protagoniste de François Ménard dans *La Nuit*, fils d'un pasteur anglican et agent de la Gendarmerie royale canadienne, est né lui aussi dans le comté de Maskinongé, plus précisément à Louiseville. Sa famille a quitté cette petite ville, qui n'était alors qu'un village, quand il était encore enfant ; il en a donc perdu tout souvenir personnel authentique, mais il en possède une autre mémoire pour en avoir beaucoup entendu parler parce que son père, le pasteur anglican, a réussi l'exploit considérable de faire changer l'ancien nom, « trop français pour lui plaire », de Rivière-du-loup-en-haut pour celui de Louiseville, en l'honneur de la princesse Louise « qu'il mettait dans son ciel plus haut que la Sainte Vierge <sup>12</sup> ». Le ministère du pasteur Campbell avait pu être un échec complet à Rivière-du-loup-en-haut, jusqu'à entraîner la fermeture de la mitaine « n'ayant plus assez de fidèles pour l'entretenir <sup>12</sup> », il put néanmoins quitter en paix ce village dont l'ancien nom, bien inscrit dans le système toponymique québécois où il s'opposait à celui de Rivière-du-loup-en-bas, avait pour fonction de signaler une structure fondamentale du pays <sup>13</sup>. Le nom de Louiseville, étranger à ce système, ne peut plus contribuer comme l'ancien nom à la cohérence du pays ; et le pasteur Campbell a marqué en l'imposant une victoire plus significative et de plus de conséquences que s'il avait réussi à maintenir sa mitaine <sup>14</sup>.

Une des raisons d'être de l'œuvre de Ferron, c'est de rendre cette cohérence au pays en restaurant ses vrais noms, en rétablissant les sens perdus et les filiations oubliées, et en

11. J. Ferron, *La Nuit*, Montréal : Editions Parti pris, 1965, p. 83.

12. *Idem*, p. 85.

13. Sur les notions de « Hauts » et de « Bas », cf. infra 4. *Provinces*.

14. *La Nuit*, p. 83.

expulsant de son langage les corps étrangers qui viennent le brouiller : une orthographe bizarre (Stétes<sup>15</sup>, Nouillorque<sup>16</sup>, Bici<sup>17</sup>, pour ne citer que quelques exemples) dénote au moyen d'une transcription phonétique approximative saugrenue leur exotisme et leur retire cette familiarité trompeuse qui ne procède que de l'habitude.

### 3. LA MÉMOIRE EXTÉRIEURE

Les personnages de Ferron se définissent tous par l'appartenance à un pays, une province ou même un comté. À la limite, leur identité peut se suffire d'une définition aussi sommaire. L'inconnu bizarre qui assiste aux funérailles du docteur Cotnoir se présente à sa veuve en disant « (qu'il a) du sang italien et (qu'il) pratique depuis trente ans à Saint-Eusèbe, comté de Témiscouata<sup>18</sup> ». Tout au long du roman, on le désigne sans plus comme « le Témiscouatèque » et quand un familier du docteur Cotnoir, s'étant étonné de sa présence, s'est fait répondre qu'il s'agit d'un confrère du Témiscouata, la simple mention de « cette chose lointaine, rapprochée, nouvelle pour lui, cette chose étonnante qu'était le Témiscouata<sup>19</sup> », suffit à apaiser, sinon à satisfaire, sa curiosité.

Lié au nom de la personne, le nom du pays dont elle vient peut le remplacer. Et réciproquement, le nom d'une personne est une indication sûre de son origine : par exemple, on sait en Gaspésie que cette veuve, qui habite une maison isolée de la côte, qui ne parle à personne et dont toute l'activité depuis des années se réduit à attendre l'impossible retour de son fils tué à la guerre, est « une pure étrangère », simplement parce qu'elle s'appelle « Gélinas, un nom qui n'est pas gaspésien<sup>20</sup> ». Rien si on s'en tient là qui ne semble tout à

15. Pour States (United States); *Contes*, p. 35.

16. Pour New York; *La Charrette*, p. 182.

17. Pour B.C. (British Columbia); J. Ferron, *Les Roses sauvages*, Montréal : Éditions du Jour, 1971, p. 66.

18. J. Ferron, *Cotnoir* suivi de *La Barbe de François Hertel*, Montréal : Éditions du Jour, 1970, p. 15.

19. *Idem*, p. 14.

20. *Contes*, p. 158.

fait naturel. Mais l'origine à laquelle renvoie le nom de la personne va définir de façon suffisante son caractère et jusqu'à sa nature profonde. Ainsi, Jean Goupil, l'astucieux héros de *La Chaise du maréchal-ferrant*, « l'espèce de loup, le rusé animal, le contrebandier qui (a) fait les trente-six coups à la barbe des autorités<sup>21</sup> », est-il tel parce que son père Jérôme Goupil, « l'insolent, le sauvage<sup>22</sup> », « venait des bas<sup>23</sup> », « de Gros-Morne, de Madeleine, de Paspébiac et même d'aussi creux que Chipégan, près de l'île de Miscou et de Tracadie<sup>24</sup> ».

Cette attitude au premier abord étonnante<sup>25</sup> s'explique par le fait que dans les « petits pays » ou les « provinces » du Québec, l'homogénéité du peuplement et les relations entre les familles entraînent des hiérarchies, un mode de vie, une culture et une histoire qui se révèlent déterminants<sup>26</sup>. Le pays — et par là on doit toujours entendre chez Ferron le lieu de l'enfance<sup>27</sup> — constitue en effet « l'univers familier de (la) mémoire extérieure<sup>28</sup> » où se confirme de façon tangible l'identité de la personne qui y est née, qui y a grandi et qui a été façonnée par lui. Tinamer de Portanqueu, dans *l'Amélanchier*, note que son enfance « subsiste autant par (sa) mémoire que par la topographie des lieux où (elle l'a)

21. J. Ferron, *La Chaise du maréchal-ferrant*, Montréal : Editions du Jour, 1972, p. 45.

22. *Idem*, p. 17.

23. *Idem*, p. 45.

24. *Idem*, p. 15.

25. Elle recoupe cette attention privilégiée que Ferron porte aux ethnies, et qui ne laisse pas d'être partielle lorsqu'elle se fait trop exclusive d'autres points de vue : voir, dans ce numéro, la démonstration de Gilles Marcotte dans « Jacques Ferron, côté village ». En marge de la fiction, dans les articles et les lettres aux journaux, cette attitude confine parfois à la xénophobie : voir, par exemple, « L'Ontario québécois », *Éscarmouches*, tome I, p. 135-138.

26. Dans « Cadieu » (*Contes*, p. 15-22) un personnage qui a rompu avec ses origines en changeant de nom ne sera pas reconnu lorsqu'il reviendra chez les siens. Pour une analyse circonstanciée des rapports entre la « province » d'origine, le nom et le caractère d'un personnage, voir *La Chaise du maréchal-ferrant*, p. 15-16 et 61-66.

27. « Mon enfance, à moi, c'était une rivière, et, tout au long de cette rivière une succession de petits pays... », dit François Ménard dans *La Nuit*, p. 83.

28. J. Ferron, *L'Amélanchier*, Montréal : Editions du Jour, 1970, p. 66.

passée<sup>29</sup> » et conclut : « je ne saurais me dissocier de ces lieux sans perdre une part de moi-même<sup>30</sup> ». Si le temps ne cesse pas de passer, et si les événements ne cessent pas de s'y dissoudre, les lieux, par contre, gardent une relative stabilité et peuvent assurer par là une certaine pérennité à l'identité autrement en dérive : « dans la vie comme dans le monde, dit encore Tinamer, on ne dispose que d'une étoile fixe, c'est le point d'origine, seul repère du voyageur<sup>30</sup> ».

Celui qui se coupe de ce point où son être trouve son assise la plus stable est livré à l'errance et risque de devenir la proie de la folie : « Retour à Val-d'Or », le premier des *Contes du pays incertain* qui, par cette position privilégiée, est appelé à jouer le rôle d'une ouverture et à informer la lecture de tout le recueil, évoque l'histoire d'une femme qui perd la raison parce qu'elle a dû s'arracher à l'Abitibi, sa province, pour suivre son mari venu chercher du travail dans un Montréal hostile, étranger<sup>31</sup>. Réciproquement, le recours au pays natal est refusé à celui qui renonce à son identité : après avoir « perdu son âme » parce qu'il s'est trahi dans un procès où il ne risquait rien, François Ménard quitte le palais de justice « précédé par les cloches du comté de Maskinongé qui (le) fuient<sup>32</sup> ». Et s'il ne meurt pas toujours, s'il ne devient pas toujours fou, celui qui se sépare du pays où il trouve sa substance cesse d'être un homme véritable, se réduit à l'état d'une espèce de fantôme déréalisé : « les Canadiens qui laissent le Québec en perdent peu à peu l'humeur et la vie, observe le cardinal archevêque de Québec dans *Le ciel de Québec*; ils sont stéréotypés, ennuyeux, agaçants, dérisoires comme des caricatures; ils n'ont plus d'âme, ils ont des tics<sup>33</sup> ».

29. La formule est bizarre : on s'attendrait à ce que l'enfance subsiste autant par les lieux où elle s'est passée que par la mémoire. Lapsus ou indication volontaire que « la topographie des lieux » a plus d'importance que la mémoire même, cette phrase ne laisse pas d'être significative de l'attitude de Ferron.

30. *L'Amélanancier*, p. 9.

31. *Contes*, p. 11-12.

32. *La Nuit*, p. 72.

33. J. Ferron, *Le Ciel de Québec*, Montréal : Editions du Jour, 1969, p. 75.



L'incertitude qui ronge le pays menace donc les fondements mêmes de l'être. Pour Ferron, la « question du Québec », autant qu'un problème politique et social, pose un problème ontologique. Comme le héros de *La Charrette*, il ressent « la perte de son pays comme la sienne propre » parce que ce pays qui « se rétrécit comme une peau de chagrin (...) nous propose deux morts, la nôtre et la sienne alors que c'est par lui que nous aurions pu nous survivre <sup>34</sup> ».

#### 4. PROVINCES

Ce pays inachevé, menacé, aléatoire, il va s'attacher dans toute son œuvre à mieux le définir, à cerner sa figure, dans l'espoir de hâter son incarnation et de lever l'hypothèque qui pèse sur l'existence des Québécois. D'abord en déterminant les frontières de son territoire authentique. Le plus élaboré des *Contes du pays incertain*, et le dernier du recueil auquel il sert de conclusion, dénonce de façon extrêmement violente le mythe déréalisant d'un pays confondu avec une idéologie faute de s'incarner dans un espace précis. À François Laterrière qui, revenant visiter son village natal après de longues années d'absence, avoue qu'il n'a pas « accompli la mission » qui lui avait été confiée, celle « d'être dans le Farouest un habitant comme (son) père, (son) grand-père, comme tous les Laterrière du comté de Maskinongé », le curé, spécialiste et producteur d'idéologie, répond : « oublie ça, François, oublie ça ! Tu as gardé ta foi, tu as gardé ta langue et tu es riche : que peut-on exiger de plus ? <sup>35</sup> ». L'impossible transplantation du village québécois ayant lamentablement échoué, le pays révèle sa faillite parce qu'au lieu de l'espace vivant où les hommes peuvent se réaliser, il se définit comme la scène où des ombres répètent indéfiniment des rôles de plus en plus abstraits, figés, anticipations en quelque sorte de la mort. Les frontières qui vont commencer à l'incarner, le Connie Haffigan du *Salut de l'Irlande* en fera la découverte au terme de son adolescence au moment même où son identité se révélera

34. *La Charrette*, p. 140 et 152.

35. *Contes*, p. 97.

à lui. Jusque-là, il leur avait laissé « entre l'Outaouais et le Pacifique une marge des plus considérable d'indétermination sentimentale <sup>36</sup> ». Le frère Thadéus, l'infirmier du Collège de Longueuil qui joue pour lui le rôle d'une espèce de Socrate grâce auquel il peut accoucher de lui-même, lui ayant révélé ce « pays inachevé » qu'est le Québec, il peut échapper à l'éparpillement « coast to coast » : « cette notion d'un pays québécois (lui apporte) précision et (rend) assez inutile la marge à l'ouest de (ses) sentiments, entre la rivière Outaouais et l'océan Pacifique <sup>37</sup> ».

Cette expérience est celle de tous les écrivains québécois de la génération de Ferron, comme G.-A. Vachon l'a montré dans sa postface à *L'Homme rapaillé* de Gaston Miron à partir d'une analyse du premier chapitre de *Deux solitudes* où « MacLennan sera québécois malgré lui l'espace d'une page <sup>38</sup> ». La fin de la dernière guerre a marqué en effet un changement fondamental dans l'économie culturelle du Canada :

Le Montréalais francophone commence à comprendre, en 1945, qu'au moins l'un des deux Océans dont s'enorgueillit le Dominion, et les Rocheuses qu'il ne verra jamais, et l'inimaginable Plaine centrale où subsistent, lui affirme-t-on, des « minorités » de langue française, l'Ontario même, et les régions orientales peuplées par les valeureux mais légendaires Acadiens, ne font plus partie de son espace natal. Les frontières du pays réel sont encore mal définies ; une seule chose est sûre : ce pays a « refoulé », depuis le temps des grands-parents, et au-delà, de ces demi-dieux explorateurs, colonisateurs, soldats d'empire

36. J. Ferron, *Le Salut de l'Irlande*, Montréal : Editions du Jour, 1970, p. 181.

37. *Idem*, p. 183. Cette découverte de la frontière outaouaise, Ferron rapporte l'avoir faite lui aussi lorsqu'il était collégien : « Mais ce qui m'a le plus frappé, grâce à quoi j'ai compris que les frontières de mon pays étaient sur l'Outaouais, ce fut la rencontre dans ce collège de tout ce que l'Ouest avait produit de mieux, les Bernier, les Dubuc, les Boulanger, rescapés d'une grande défaite, de la perte d'une deuxième province française, et qui se sont tous fixés dans le Québec. » — *Escarmouches*, tome I, p. 59.

38. G.-A. Vachon, « Gaston Miron ou l'invention de la substance » dans Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*, Montréal : P.U.M., 1970, p. 133.

dont parlaient l'Histoire et la Géographie de l'école primaire.

Que l'on écrive, en français ou en anglais, le roman de Montréal en 1945, l'on situe obligatoirement la ville aux confins d'un espace qui est en train de se rétrécir <sup>39</sup>.

Chez Ferron, toutefois, le phénomène essentiel n'est pas tant le rétrécissement de l'espace à l'intérieur de limites soudain très rapprochées que l'exploration et la définition du territoire enfin arraché aux restes illusoire de l'ancien empire français d'Amérique. À la dispersion continentale, se substitue la revendication du pays vraiment possédé. Cette possession réelle, c'est l'occupation du sol et son humanisation patiente qui l'authentifient de façon irréfutable : « le principal est (...) qu'autour de la baie sauvage, peu à peu, les mœurs du vieux pays triomphent de la peur barbare, adoucissant le cri des oiseaux qui passent par rafales au-dessus des maisons de l'anse avec le vent de terre », conclut l'auteur de la « Chronique de l'Anse Saint-Roch <sup>40</sup> ». Cette invention patiente du pays, qui fait descendre « le ciel sur terre, en humanisant (quelques) arpents de sauvagerie <sup>41</sup> », fonde un ordre nouveau sur la destruction de l'ordre naturel antérieur <sup>42</sup> et elle reste menacée si l'effort ne se poursuit pas génération après génération : ainsi, parce que son fils « cessa de cultiver l'héritage (...), les aulnes, les peupliers, les bouleaux poussèrent à la place du mil <sup>43</sup> » sur la terre du « vieux payen » qui pourtant « n'avait pas sa pareille dans la colonie, sans une souche, sans une roche, bien bâtie, bien clôturée, une terre de trente

39. *Idem*, p. 134-135.

40. *Contes*, p. 202.

41. *Idem*, p. 147.

42. *La Nuit*, p. 88 : « Il y avait de magnifiques forêts de pin dans le bassin de la rivière du Loup. Des forêts aérées où l'on circulait aisément entre les colonnes géantes, sur un tapis d'aiguilles roussies avec çà et là des ifs rampants, des champignons et des orchidacées. Des forêts qui s'affirmaient immortelles et ne toléraient pas les espèces de remplacement; qui chassaient vers le nord le sapin et l'épinette. A ce temple on s'attaqua. Le paysan suivait le bûcheron et nourrissait les chantiers de destruction. Ce fut à ce prix que toutes les terres cultivables du comté de Maskinongé, et même d'autres qui ne l'étaient pas, furent occupées. »

43. *Contes*, p. 148.

vaches, comme on en voit dans les vieilles paroisses d'origine, où elles sont l'œuvre de plusieurs générations, tandis que celle-là avait été faite par un seul homme <sup>44</sup> ».

La différence qui est notée ici entre le travail d'un individu et l'œuvre des générations successives marque dans la géographie du pays une division en deux zones aux caractères bien tranchés. Il y a, d'une part, les vieilles paroisses ou les vieux comtés auxquels un peuplement relativement ancien et constant a assuré une permanence suffisante, d'autre part les marches du pays, provinces frontalières ou colonies dont l'existence reste assez hasardeuse. La première zone des « paroisses sans sauvagerie dont le paysage (est) humanisé depuis longtemps <sup>45</sup> » constitue le cœur du pays, celui des « véritables cultivateurs <sup>46</sup> », propriétaires, gens sédentaires dont le travail est « marié à la générosité de la terre maternelle <sup>47</sup> ». Mais si la vie est plus précaire et plus difficile dans les nouvelles provinces que dans « les vieux comtés où règne l'habitant casanier et chatouilleux sur la propriété », elle y est aussi plus chaleureuse, plus inventive, d'un « régime moins mesquin, favorisant l'entraide et la société <sup>48</sup> ».

À cette opposition des vieux comtés plus civilisés mais figés dans leurs traditions <sup>49</sup> et des nouvelles paroisses encore à demi sauvages mais plus vivantes, s'ajoute la distinction des « Hauts », des « Bas » et du « profond ». Ces notions tiennent à la géographie physique du pays, qui s'allonge dans la vallée du Saint-Laurent : les « Bas » correspondent aux terres d'aval, les « Hauts » à celles d'amont, tandis que le « profond » (toujours au singulier et sans majuscule dans le texte de Ferron) désigne les établissements qui s'écartent de

44. *Contes*, p. 147.

45. *Idem*, p. 157.

46. J. Ferron, *Le Saint-Elias*, Montréal : Editions du Jour, 1972, p. 65.

47. *L'Amélanchier*, p. 101.

48. *Contes*, p. 42; voir aussi, p. 59-60 : « ...dans les provinces où l'on s'éclaire à l'électricité depuis plus d'une génération, on se croit déjà au ciel : on choisit ses enfants; les autres vont en prison, damnés. La Gaspésie n'en est pas encore là; on y reste du monde. »

49. *Idem*, p. 98.

l'axe du fleuve en remontant un de ses affluents. Elles procèdent aussi de l'histoire, mais avec de curieux détours; puisque le peuplement s'est fait en remontant le cours du fleuve, on s'attendrait à ce que les gens des « Hauts », occupés plus tard, soient moins civilisés que les gens des « Bas » : c'est pour cette raison que « le bon vieux pays du Québec » se situe « en aval de Trois-Rivières <sup>50</sup> ». Mais jusqu'où? Sûrement pas jusqu'au bout de la Gaspésie, cette colonie où « les Canadiens (...) venant de Montmagny, de l'Islet, de Cap Saint-Ignace (...) se sentirent inquiets, diminués, misérables <sup>51</sup> ». Pourtant « les Hauts (...) de Saint-Pierre-de-la-rivière-du-sud, de Cap Saint-Ignace et de Montmagny, (...) ces Hauts-là n'en sont pas vraiment (: le partage semble se faire à Québec <sup>52</sup> ». Ce système relativement simple reste cependant d'une application difficile parce que les traditions locales et les recoupements partiels de ces notions avec l'opposition des vieilles et des nouvelles paroisses conduisent à des subtilités dont l'intelligence exacte signale l'appartenance authentique au pays : « cela montre bien, conclut Ferron, que notre pays a un genre familier et qu'on n'en parle bien que dans l'intimité <sup>53</sup> ». Ces notions jouent au Québec un rôle analogue à celui de notions comme celle de « midi » en France, d'ouest ou de sud aux États-Unis : comment savoir où commence *vraiment* le midi français si on n'en est pas? comment ne pas se perdre dans les distinctions entre « south », « deep south », « old south », si on n'est pas du Mississipi, de l'Alabama ou des Carolines?

Révélaient la géographie réelle du Québec et décrivant « la succession de petits pays compartimentés <sup>54</sup> » qui composent sa structure profonde, Ferron réfute les représentations falsifiées qu'on a prétendu lui substituer « au nom du Comité de

50. *Contes*, p. 62.

51. *Idem*, p. 157.

52. *La Chaise du maréchal-ferrant*, p. 62-63.

53. *Idem*, p. 63; sur les notions de « Hauts », de « Bas » et de « profond », voir surtout p. 62-65 et *Le Saint-Elias*, p. 16-17 et 99 et suiv.

54. *La Nuit*, p. 83.

la Survivance de l'Agonie Française en Amérique<sup>55</sup> ». À l'intérieur des frontières marquées à l'ouest par l'Outaouais, au sud par la Nouvelle-Angleterre et par le Nouveau-Brunswick, à l'est par l'Atlantique, le pays, qui n'est pas une province, se divise en provinces qui ne sont pas des régions<sup>56</sup>. Et comme le cartographe du conte, Ferron a entrepris de « bâtir le pays, province après province<sup>57</sup> » en dressant sa carte avec exactitude.

## 5. VILLAGES

Le Québec ne fut longtemps qu'une « confédération de villages », la paroisse formant « l'entité collective (...) fondamentale<sup>58</sup> ». Ce pays traditionnel fait l'objet de plusieurs attaques dans l'œuvre de Ferron. Cadieu, après avoir dû quitter son village où il n'avait pas de place et changer de nom pour « réussir », tente d'y revenir pour « replanter l'arbre généalogique » avec l'espoir d'être « reconnu par les siens » ; mais il n'y trouve qu'un monde clos, une prison où il est reçu en étranger ; il achète la maison de ses ancêtres et, « pour la libérer », l'incendie avec l'approbation du quêteux Sauvageau, le pourvoyeur d'enfants qu'on retrouve dans *Les Grands Soleils*, qui tend les mains vers le brasier en répétant : « ah, le bon feu, (...) le bon feu!<sup>59</sup> ». Comme les contes de Ferron se répartissent grosso modo en fantaisies plus ou moins gratuites pour la récréation de la galerie et en apologues porteurs d'une morale plus ou moins explicite pour son instruction<sup>60</sup>, on est contraint de chercher la signification de cet incendie dans l'impossibilité où l'on est de le considérer, dans cette œuvre qui exclut le macabre, comme une fantaisie

55. *Contes*, p. 94.

56. Voir « Les provinces » (*Contes*, p. 62) et « Cartographie » (*Escarmouches*, tome I, p. 22), deux versions d'un même thème, ici sous forme d'apologue et là sous forme d'essai polémique.

57. *Contes*, p. 65.

58. J. Ferron, *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal : Editions du Jour, 1973, p. 123 et 125.

59. *Contes*, p. 22.

60. Comparer, par exemple, « Les Méchins » et « Une fâcheuse compagnie » dans les *Contes*, p. 39-41 et 42-44.

simplement amusante. Il reste mystérieux et plus ou moins inexplicable jusqu'à ce qu'on le mette en rapport avec la conclusion de « La vache morte du Canyon », le plus sévère réquisitoire adressé par Ferron au Québec traditionnel :

François Laterrière prit congé de M. de Saint-Justin. Autour de l'église le village n'avait pas changé. Dans sa grosse voiture, il parcourut le Trompe-souris; le Trompe-souris non plus n'avait pas changé. La paroisse québécoise a trouvé sa forme définitive au siècle dernier; depuis elle ne bouge plus, elle se fige sur ses habitants comme une carapace et n'en retient qu'un nombre invariable, celui même qu'elle comptait il y a cent ans. François retrouvait, intacte, son enfance. Et cependant ce village, ce rang lui étaient étrangers; il n'y avait plus sa place. D'ailleurs, cette place, l'avait-il jamais eue? Oui, à titre provisoire, pour qu'il grandît et qu'ensuite on le chassât vers un absurde Farouest. Car il faisait partie de ce surplus humain dont la paroisse québécoise se débarrasse continuellement pour conserver sa face traditionnelle, ce masque qu'on montre aux étrangers, qu'on exploite et qu'on vend, cette grimace de putain austère<sup>61</sup>.

Comme François Laterrière, Cadieu a été chassé de son village parce que celui-ci se préfère à ses enfants. Il n'a donc pas de patrie véritable et il ne pourra pas en avoir tant que ce simulacre de patrie n'aura pas été remplacé par une forme de société plus généreuse. L'incendie de la maison des ancêtres, c'est certes une vengeance, mais c'est surtout la destruction nécessaire des « vieilles nippes<sup>61</sup> ». On comprend l'approbation de Sauvageau qui y voit sans doute la promesse d'un nouveau pays où les enfants qu'il apporte trouveraient leur place.

La condamnation semble sans équivoque. Néanmoins on trouve ailleurs dans l'œuvre de nombreuses apologies de la vie de province qui, s'ajoutant à de fréquentes critiques de la vie urbaine, semblent contredire ce jugement. Le docteur Cotnoir, par exemple, soutient qu'à Québec — un village seulement plus gros que les autres, dans l'œuvre de Ferron,

61. *Contes*, p. 97-98.

par opposition à Montréal, seule vraie ville du pays <sup>62</sup> — « on est peut-être plus humain qu'à Montréal <sup>63</sup> ».

Par opposition à la province, Montréal engendre la pauvreté : « le strict nécessaire (qui) n'a rien d'humiliant dans les provinces reculées (...) est vraiment le dénuement complet <sup>64</sup> » à Montréal. Ce lieu vide qui offre un refuge anonyme à celui qui, ayant perdu son identité, n'a pu conserver le lien essentiel qui le rattachait à sa province <sup>65</sup>, cette « impasse <sup>66</sup> » qu'est devenue la ville de Montréal constitue un lieu sans permanence, déshumanisé parce qu'il ne cesse de se détruire dans des transformations perpétuellement inachevées : « rues du vieux Montréal avec çà et là des trous de démolition pour loger les gratte-ciel nouveaux et les fusées de l'avenir <sup>67</sup> ». Dans *Le Saint-Elias* ce thème de la supériorité du village sur la ville prend un développement considérable, jusqu'à fournir l'argument du récit : « que sommes-nous, demande non sans emphase le chanoine Elias Tourigny? Les hommes d'un village (...) et nous nous sommes rendus plus loin que les gens des villes <sup>68</sup> ». Et à la fin de ce roman, la seule solution proposée pour échapper au désastre d'un pays en perdition, qui « s'agrandit de défaite en défaite », est de « retourner à Batiscan <sup>69</sup> ».

On est donc en droit de se demander si Ferron n'est pas, au fond, fasciné par la société québécoise traditionnelle et si la très violente charge qui clôt les *Contes du pays incertain* <sup>70</sup> ne masque pas une nostalgie inavouée. Il faut toutefois préciser que le village québécois traditionnel qu'il décrit ne correspond pas à l'image lénifiante, édifiante et suffocante qu'une certaine idéologie conservatrice a imposée. Le village

62. *La Chaise du maréchal-ferrant*, p. 170 : « Tu te tenais à Québec où il ne se passe pas grand'chose. A Montréal, Jean Goupil, c'est différent. »

63. *Cotnoir*, p. 28.

64. *Contes*, p. 184.

65. *La Nuit*, p. 90.

66. *Contes*, p. 191.

67. *La Nuit*, p. 82.

68. *Le Saint-Elias*, p. 150.

69. *Idem*, p. 186.

70. *Contes*, p. 97-98 (cité supra, p. 14-15).



ferronien est le lieu de l'initiative et de la liberté : en témoignent les Batiscanais du *Saint-Elias* qui ont osé entreprendre ce que les Montréalais, les Québécois et les Trifluviens avaient abandonné à l'initiative des étrangers. Beaucoup plus que le village qui tolère et sait intégrer les comportements les plus hétérodoxes, c'est la ville qui impose à ses habitants le conformisme le plus stérile : le « paysagiste » Jérémie, paresseux et simple d'esprit, que dans une ville on aurait « envoyé étudier la peinture chez les fous », voit son village de Gaspésie « subvenir à ses besoins en échange de ses services <sup>71</sup> » ; et le docteur Fauteux, qui s'est pendu en laissant une lettre où il demande à « rejoindre les fous et les pauvres misérables dans le Champ du Potier <sup>72</sup> » plutôt que d'être enterré en terre chrétienne avec les notables, se fait offrir l'ultime hommage d'une poignante cérémonie improvisée par le chanoine Tourigny et les Batiscanais pour remplacer les funérailles religieuses interdites. Quand au terme d'un essai récent Ferron conclut que « la structure paroissiale pouvait nous mener loin <sup>73</sup> », c'est après avoir évoqué le village de Saint-Méthot qui s'était proclamé république autonome en 1917 pour échapper à la conscription décrétée par le gouvernement fédéral ; ce qu'il regrette de voir disparaître avec le village, c'est l'esprit d'indépendance qui s'y est manifesté plus souvent que dans les villes <sup>74</sup>. C'est à Batiscan, non à Saint-Justin, qu'il faut revenir.

Le village est d'autre part un microcosme où l'on peut observer avec plus de netteté des phénomènes fondamentaux, diffusés dans la société globale mais que le gigantisme brouille ou masque ailleurs. À ce titre il permet de comprendre l'ensemble d'une société autrement inaccessible à l'observation et, par conséquent, inintelligible. La relation du grand et du petit village qui unit Saint-Magloire et Chiquettes dans *Le Ciel*

71. *Contes*, p. 59-60.

72. *Le Saint-Elias*, p. 113.

73. *Du fond de mon arrière-cuisine*, p. 126.

74. Notons qu'il rejoint par là le Pierre Vadeboncœur de *La dernière heure et la première* (Montréal : L'Hexagone et Parti pris, 1970) et d'*Indépendances* (Montréal : L'Hexagone et Parti pris, 1972).

*de Québec* appelle une interprétation qu'on peut ensuite transposer à l'ensemble de la société québécoise pour comprendre toute une série de phénomènes expulsés par l'idéologie conservatrice :

— Eh bien ! pour parler sans détour, Eminence, je vous dirai que le village des Chiquettes est la honte de Saint-Magloire.

Mgr Camille eut un geste de modérateur.

— Disons le repoussoir.

— Je dis bien : la honte !

— La honte, je vous l'accorde, mais c'est une honte qui rend les paroissiens de Saint-Magloire plus hauts et plus fiers, car en plus d'être de Saint-Magloire ils ne sont pas du village des Chiquettes.

Cela paraissait presque normal à Mgr Camille. D'après lui, ce petit village et cette grande paroisse formaient le couple bon lieu — mauvais lieu qui se retrouvait partout alors au Québec dans l'opposition du grand village et du petit village, du village d'en-haut et du village d'en-bas <sup>75</sup>.

Ce dialogue de sourds entre Mgr Camille, qui « entre un petit péché et un grand malheur (...) choisi(t) le petit péché », et Mgr Cyrille, qui « pense le contraire (et) en vrai fou (...) opte pour le grand malheur <sup>76</sup> », se poursuit jusqu'à ce que le premier conclue que « la bonne réputation de la paroisse de Saint-Magloire dépend de la mauvaise réputation du village des Chiquettes » selon la logique d'un « système à proprement parler manichéen » ; à quoi le second, exaspéré par le caractère « hérétique » de ces propos, réplique en criant « que le village des Chiquettes devrait être rasé par le feu <sup>77</sup> ». Ferron transcrit là, dans cette conversation de prélats dont la portée n'apparaît pas de façon immédiate, l'essentiel des thèses qu'il a défendues ailleurs, en son nom propre, dans un article <sup>78</sup> :

75. *Le Ciel de Québec*, p. 26.

76. *Idem*, p. 12.

77. *Idem*, p. 26.

78. « Le Québec manichéen », *Escarmouches*, tome I, p. 89. Le rapport est le même ici qu'entre le conte « Les provinces » et l'article « Cartographie » (voir supra, note 56). On trouve de nombreux exemples de ce passage de l'essai à la fiction dans l'œuvre de Ferron qu'on peut sans doute, à certains égards, considérer comme une œuvre à thèse(s).

dans l'aménagement même du territoire, on peut lire la trace de structures culturelles<sup>79</sup> et sociales<sup>80</sup> essentielles à la compréhension du Québec. Mais l'essayiste a beau soutenir « que cette structure manichéenne a été ébranlée par la fin de l'Amérique amérindienne et qu'elle a subsisté ensuite pour être abattue enfin par l'établissement d'une société industrielle<sup>81</sup> », la lecture de ses romans en montre la permanence : on peut lire dans cette perspective la géographie de la banlieue telle qu'elle apparaît à travers les relations de Saint-Lambert et de Saint-Josaphat<sup>82</sup> et comprendre la complémentarité de la ville et du faubourg que manifestent les rapports entre Montréal et la rive sud<sup>83</sup>.

Le couple des deux villages désigne lui-même une structure supérieure qui l'intègre : la division de la réalité en deux zones, la rue et la cour, la ville et la campagne, le bon et le mauvais côtés des choses, etc. Cette structure binaire qui pose le caractère à la fois complémentaire et antithétique des termes qu'elle met en présence est si constitutive de la vision ferronienne qu'elle parcourt toute son œuvre, depuis « Suite à Martine », l'un de ses premiers contes, jusqu'à ses derniers romans, parmi lesquels il faut accorder une importance particulière de ce point de vue à *L'Amélanchier*. Il s'agit d'un récit d'éducation, sous forme de mémoires écrits à la première

79. *Escarmouches*, tome I, p. 91 : « le puritanisme, tant au Canada-français qu'en Nouvelle-Angleterre ».

80. *Idem*, p. 90-91 : « Il y a bien sûr, là-dedans, un relent de colonialisme. La partie la plus pauvre du petit-village se nommait souvent petit-Canada, petit-Montréal. L'indigène, c'est-à-dire l'homme du pays, qu'on ne peut concevoir ailleurs, n'était jamais du grand-village. Si notre patriotisme a souvent été bizarre, se manifestant par une rhétorique creuse et des symboles inappropriés, c'est que dans la réalité il n'existait guère et que ses tenants, toujours du grand-village, non seulement cherchaient à déguiser le pays, mais se considéraient eux-mêmes comme des étrangers en puissance. Dominé par la France, puis par l'Angleterre et le Canada anglais, le notable canadien-français dominait à son tour le petit-village à noyau amérindien. »

81. *Idem*, p. 92.

82. *Le Salut de l'Irlande*, p. 13 et suiv., 102 et suiv.

83. *La Nuit* et *La Charrette* seraient à relire en entier de ce point de vue.

personne<sup>84</sup>, où la jeune Tinamer de Portanqueu, au seuil de l'âge adulte, se retourne vers sa première enfance « pour le plaisir de (se) la rappeler » et « aussi pour (son) orientement<sup>85</sup> ». La fin de l'enfance, qui marque pour elle l'effacement de la distinction entre un bon et un mauvais côtés des choses, inaugure une expérience négative de l'indifférence du monde<sup>86</sup>, une « dérive<sup>87</sup> » sans coordonnées où l'être menace de se perdre. Reconstituer comme elle le tente « le bon côté des choses (qui) se trouvait en arrière de la maison, au bout du jardin, dans ce jardin même et dans le bois infranchissable qui le terminait<sup>88</sup> », et marquer son opposition au mauvais côté « par devant la maison (...) (où) passait la rue comme ailleurs, rivière grise et morte d'asphalte refroidi dont la coulée remontait à l'ère tertiaire<sup>89</sup> », c'est vouloir réintroduire dans le monde un principe de tension entre deux pôles affectifs et l'arracher ainsi à l'égale neutralité de la mort. Mais autant qu'une séparation de deux principes antagonistes, cette structure implique un réseau d'échanges constants, féconds et nécessaires entre les deux termes qu'elle détermine. L'absence de ces échanges entraîne « le règne d'un malentendu grotesque » ; et comme une « fable » au didactisme appuyé, encadrée par une introduction et une conclusion qui en dégagent les leçons, veut nous le faire comprendre dans « Suite à Martine », « dans l'air raréfié le néant frôle le monde<sup>90</sup> ». Le récit de Tinamer est donc l'histoire d'un

84. Les seuls autres romans de Ferron écrits à la première personne, *La Nuit* et *Le Salut de l'Irlande*, sont aussi des récits d'éducation. *La Charrette*, qui commence à la première personne, bifurque très vite par l'expulsion brutale de ce « je » trop impliqué dans les événements et son remplacement par un « il » qui reste en retrait de l'histoire : « Le mieux que je pouvais faire, c'était de les écouter, de les écouter bien humblement, sans être sûr de les comprendre, de leur laisser à chacun la première personne de la conjugaison, la seule qui soit vraiment personnelle, et de ne garder que la troisième, celle qui s'en va, qui est déjà hors du jeu... Il les écoutait donc, puis, ses consultations finies, il rentra à la maison où Marguerite, sa femme, l'attendait comme à l'accoutumée. » (p. 48).

85. *L'Amélanchier*, p. 9.

86. *Idem*, p. 121 : « J'eus l'impression de découvrir le vaste monde qui règne partout également, sans bon et sans mauvais côté. »

87. *Idem*, p. 9.

88. *Idem*, p. 27.

89. *Idem*, p. 28.

90. *Contes*, p. 127-129.

échec : la division du bon et du mauvais côtés qui était absolument étanche <sup>91</sup> et marquait par là même un appauvrissement de la réalité <sup>92</sup> se révèle à la fin illusoire <sup>93</sup> et laisse place à un univers sans forme, indéfini.

## 6. LE CHÂTEAU

Des échanges nécessaires entre deux réalités complémentaires dans leurs différences, il n'est pas de meilleur exemple dans l'œuvre de Ferron que celui du pont Jacques-Cartier — désigné simplement comme « le pont » — qui est toujours présenté, à cause de la fonction symbolique qu'il assume, comme une architecture fantastique joignant le rêve à la réalité autant que Montréal à Longueuil : « au-delà de l'île Sainte-Hélène, par sa superstructure il prend l'aspect d'une cathédrale, et pourtant ce n'est qu'une cathédrale pour passer <sup>94</sup> ». Il unit à une ville qui sera surtout le Château d'illusions que ses lumières édifient dans la nuit une banlieue essentiellement ambiguë.

Il y a en effet un « mystère des banlieues », et à celui qui décide de s'y cacher, tel Dufeutreuille dont nul ne sait s'il est mort ou s'il s'est acheté « une petite villa en banlieue » après avoir lancé la rumeur de sa mort, elle offre « partout

91. *L'Amélanchier*, p. 34 : « La maison décidément penchait du bon côté des choses. Seul ce côté comptait. L'autre n'était plus là, caché par la fenêtre, envahi par le fourré, escamoté, repoussé derrière mille cloisons successives, tranchantes comme des lames de rasoir... »

92. *Idem*, p. 64-65 : « Alors que de nos jours, il ne passe rien de bon par la rue, en avant de la maison, dans son temps les choses n'étaient pas partagées en un bon et un mauvais côtés », doit avouer à Tinamer son père lorsqu'il entreprend de lui décrire l'enfance qui avait été la sienne.

93. *Idem*, p. 120 : « Ainsi le mauvais côté des choses devint-il, peu à peu, le bon côté. Quant à l'autre, le supposé bon, celui qui était sensé (*sic*) abouter à la mer des Tranquillités et au comté de Maskinongé, il ne me fut pas malaisé, en compagnie de mes joyeuses amies, d'en voir enfin le bout. »

94. *La Charrette*, p. 113-114. La dévaluation de la réalité dans les faubourgs de Montréal sera confirmée symboliquement par une description du pont où le doute est jeté sur sa nature : « On voit aussi le pont, mais dans cet amoncellement urbain de béton et de ferraille, qui pourrait affirmer qu'il s'agit d'un pont? Ce n'est peut-être qu'une grande fantaisie métallique... » — *Contes*, p. 179.

autour de la ville (...) les quatre points cardinaux pour mieux déboussoler les recherches <sup>95</sup> ». Elle assure un asile à la liberté ; elle est par conséquent peuplée d'originaux comme ce « vieil anarchiste, un vagabond à la retraite, un de ces hors-la-loi sympathiques qui font le charme des faubourgs <sup>96</sup> ». Mais elle est aussi une « captivité » qui conduit à la mort ou à la folie après avoir imposé le plus stérilisant des conformismes, comme en témoigne le sort de Baron et de sa femme après qu'ils se soient installés dans « une banlieue respectable <sup>97</sup> ». Cette ambiguïté se retrouve dans la relation qu'elle entretient avec la campagne : par une transition insensible avec la ville, elle assure un échange nécessaire de l'une à l'autre <sup>98</sup>, mais elle est aussi le lieu où la campagne meurt sous le déferlement urbain <sup>99</sup>.

Cette ambiguïté est aussi celle de la ville elle-même. Sa foule animée, bigarrée, propose le mode de vie le plus libre <sup>100</sup> ; mais elle est aussi un lieu mort, « comme une sorte de désert rouge <sup>101</sup> ». Ces contradictions tentent sans doute de suggérer la complexité du réel en l'abordant selon des points de vue successifs différents aussi tranchés que possible les uns par rapport aux autres ; il est certain que la vision ferronienne de la réalité ne se trouve dans aucun de ces points de vue considérés isolément, mais il n'est pas moins certain que l'addition de ces diverses vues partielles ne formera qu'une vision fragmentée, insuffisante par définition puisqu'on n'en peut surmonter les contradictions, et incapable de rendre compte de la réalité comme totalité.

L'impossibilité même d'une représentation totalisante va s'incarner dans le mythe du Château qui se déploie dans *La*

95. *La Charrette*, p. 11.

96. *Contes*, p. 45.

97. *Les Roses sauvages*, p. 9.

98. *Contes*, p. 127, et *La Charrette*, p. 22-23.

99. *Le Salut de l'Irlande*, p. 162-163.

100. Voir les descriptions de la rue Saint-Denis dans *La Charrette*, p. 42-43 et 81-82.

101. *L'Amélanchier*, p. 121.

*Charrette* et, surtout, dans *La Nuit*<sup>102</sup>. Le Château est cette architecture visible mais impalpable, irréelle, fugace, que les lumières de la ville édifient dans les ténèbres, au milieu des cris d'engoulevants qui parcourent la nuit. Lieu du mystère, de l'initiation et de l'aventure, il symbolise des aspirations aux limites du possible, refusées pour cela au plus grand nombre. Parlant du pont Jacques-Cartier qui en est la grande porte, Linda, la petite prostituée de *La Charrette*, note bien ce caractère aristocratique :

J'ai toujours pensé que par une aussi grande porte on ne pouvait entrer que dans un très grand château. Chaque fois que j'y passe, je suis émue. Je pense aussi à tous les gens qui travaillent, à tous mes parents, à tous mes amis, qui sont trop fatigués pour y venir et qui restent de l'autre côté du pont, dans leurs petites maisons<sup>103</sup>.

Dans *La Nuit*, François Ménard remarque que le Château est « ouvert à quelques privilégiés<sup>104</sup> » parmi lesquels il se compte avec orgueil dès la première fois qu'il y est invité. Ce splendide édifice reste toutefois entaché d'une irréalité foncière et il ne propose rien d'autre qu'un grand spectacle lumineux, un théâtre d'ombres et de lumières, de caractère résolument onirique. Il est certes le « miracle » qui métamorphose la réalité sordide de la ville<sup>105</sup>, mais il reste précaire, « bâti d'électricité, sans une pierre, tout de fluide, et (pouvant) s'éteindre brusquement<sup>106</sup> » ; il n'est « pas un lieu pour être »,

102. Ferron a multiplié les indices du caractère mythique de l'intrigue de *La Nuit* qui, sous une surface scrupuleusement réaliste, décrit une véritable descente aux enfers et la victoire du héros sur les forces de la mort. Par exemple, le chauffeur de taxi italien qui conduit François Ménard de Longueuil à Montréal se nomme Alfredo Carone : point n'est besoin d'être grand clerc pour comprendre qu'il est un avatar du nautonier Charon qui, dans les mythes classiques, transbordait les âmes au royaume des morts (F. Ménard a rendez-vous rue Saint-Vincent, devant la Morgue de Montréal) sur le Styx dont les eaux sombres entouraient les enfers comme celles du Saint-Laurent l'île de Montréal. Mais on n'en a pas, que je sache, tiré les conséquences qui s'imposent pour la lecture de ce roman.

103. *La Charrette*, p. 94.

104. *La Nuit*, p. 27.

105. *La Charrette*, p. 45-46.

106. *La Nuit*, p. 121.

trop peu réel, obtenu seulement « par des artifices d'illumination <sup>107</sup> » et l'aube qui le fait s'écrouler laisse reparaître « les décombres de la ville <sup>108</sup> » qu'il n'avait fait que masquer. « Piège » et « mascarade <sup>109</sup> », « donjon de la mort » et envers infernal du jour <sup>110</sup>, il jette sur le monde l'ombre de son irréalité. Et si François Ménard avait pu vaincre ses puissances mauvaises dans *La Nuit*, cette victoire est restée toute provisoire puisque tous les protagonistes de *La Charrette*, qui reprennent la même quête de façon plus ambitieuse et plus complexe, échouent et sont emportés à la fin par la charrette fantastique de Rouillé. Le malheur qui avait pu être vaincu une première fois semble désormais fatal.

## 7. MASKINONGÉ

Le pessimisme de cette conclusion se trouve confirmé par une lecture parallèle de *La Nuit* et de *L'Amélanchier*. De l'un à l'autre on peut observer en effet une considérable perte de réalité. Dans *La Nuit*, avec *Le Saint-Elias* le plus achevé des romans de Ferron, le comté de Maskinongé, patrie d'origine de François Ménard, supporte le souvenir d'une expérience complète et riche du réel : « un commencement du monde, un bout du monde <sup>111</sup> ». Microcosme de tout le pays et résumé de son histoire, il manifeste dans « une beauté inconcevable » dont l'expérience concrète, la « connaissance toute pratique n'entam(e) pas les prestiges », un rapport heureux au mystère de l'être <sup>112</sup>.

Dans *L'Amélanchier*, à ce pays de l'enfance qui reste celui de Léon de Portanqueu <sup>113</sup>, se superpose un pays oniri-

107. *La Charrette*, p. 133.

108. *Idem*, p. 162.

109. *La Nuit*, p. 127.

110. *La Charrette*, p. 122 et p. 52-53.

111. *La Nuit*, p. 83. Les implications autobiographiques de ces descriptions du comté de Maskinongé où Ferron est lui-même né sont considérables, en dépit d'une transposition romanesque élaborée (ou, précisément, à cause de ce passage à la fiction, masque pudique à l'abri duquel on peut oser se livrer?).

112. *La Nuit*, p. 94.

113. *L'Amélanchier*, p. 163 et suivantes.



que qui en est une dégradation accusée, une sorte d'appendice prolongeant le « bon côté des choses » de Tinamer. Alors que le pays de l'enfance de François Ménard et de Léon de Portanqueu correspond à une authentique expérience du monde, le Maskinongé fabuleux de Tinamer, situé « au-delà de la mer des Tranquillités » n'est qu'une « représentation lunaire <sup>114</sup> », une falsification repoussée dans un espace inaccessible de façon à échapper à tout contrôle. Cette représentation n'est en fait qu'une rêverie compensatoire, une fuite infinie dans l'illusion pour échapper à l'intolérable négativité du réel : elle promet un bonheur impossible, dans un avenir tellement indéfini qu'il en dénonce le mensonge <sup>115</sup>. Toute tentative pour réaliser les promesses de cette contrée d'illusions échoue et confirme du même coup le caractère décevant d'une réalité qui paraît de plus en plus trivialement étriquée : « à chaque éclaircie de forêt, je me croyais arrivée, mais au lieu de ce grand débouché, de cet immense espace, ce n'était que des petites clairières ou le jardin de la maison <sup>116</sup> », constate une Tinamer désabusée. La seule solution s'avère donc, à la fin, de rejeter ces « élucubrations laborieuses <sup>117</sup> ».

#### 8. L'IMPOSSIBLE PAYSAGISTE

L'invocation de ce faux paradis perdu qui n'a jamais été possédé ne se révèle d'aucun secours. Et la réalité n'offre aucun recours assuré, même médiocre, même décevant, puisqu'elle est menacée : Montréal n'est qu'une étape provisoire entre la Belgique et le Kentucky, dont l'avenir est sans doute préfiguré à Lowell, en Nouvelle-Angleterre <sup>118</sup>. Cette précarité

114. *L'Amélanchier*, p. 82.

115. *Idem*, p. 27-28 : « Tinamer, quand tu seras grande, avant que je ne sois vieux, nous traverserons le bois, nous franchirons le lac et nous irons vivre tous les deux ensemble dans ce beau comté... »

116. *Idem*, p. 99.

117. *Idem*, p. 123.

118. Un soldat américain a épousé une jeune Belge qui ne parvient pas plus à apprendre l'anglais que lui n'a envie d'apprendre le français : « Il nous fallait donc découvrir un pays qui s'accommodât de nos déficiences linguistiques et où chacun trouvât son aise. Nous nous sommes penchés sur la mappemonde, avons acheté des livres. Nous faillîmes opter pour Lowell, en Nouvelle-Angleterre. La géographie humaine évolue vite

du pays réel, la métaphore de l'imminence du déluge « où nous pataugeons tous sur le point d'y périr <sup>119</sup> » en constitue l'expression privilégiée <sup>120</sup>. Contre ce désastre dont la proximité effraie, l'écriture « construit une arche <sup>121</sup> ». Le docteur Cotnoir dont la femme note les récits qu'il lui rapporte de ses journées de travail, affirme que « toute (sa) vie est là, jour après jour » et il formule l'espoir de lire dans le grand cahier de sa femme avant de mourir pour se saisir tout entier et se juger « avant le bon Dieu <sup>122</sup> ». Ferron a souvent affirmé qu'écrire n'a rien d'un privilège, qu'il s'agit « moins d'un métier que d'un prolongement du droit de parole <sup>123</sup> ». On retrouve cette thèse à la fin du *Saint-Elias* où Mithridate III qui fait des livres « durant ses loisirs » précise que ce n'est guère plus qu'user « d'une liberté d'expression comme celle de parler <sup>124</sup> ». Mais si désacralisé que soit le travail de l'écrivain, il n'en porte pas moins à conséquence. Même simplement transcrire la réalité « à sa façon », c'est « recréer le monde », déclare le docteur Cotnoir, c'est inventer un autre monde qui « prévaudra sur l'autre, sur le vrai qui n'a pas de durée, qui se fait et se défait à chaque instant, qui s'abîme dans l'indiffé-

en Amérique. Nos livres dataient déjà : Lowell, too late! Nous sommes arrivés à temps à Montréal. » — *Contes*, p. 150.

119. *Cotnoir*, p. 80.

120. L'image du déluge est l'une des plus fréquentes dans l'œuvre de Ferron, l'une des plus complexes aussi. Par exemple, le « déluge atlantique » (*L'Amélanchier*, p. 77; *Le Salut de l'Irlande*, p. 64; etc.) désigne la coupure radicale des nouveaux pays d'Amérique avec l'ancien monde de l'Europe; il constitue l'ébauche d'un mythe des origines et implique un déluge créateur, sans nul doute positif dans la perspective de Ferron. D'autre part, le déluge est la métaphore privilégiée de l'hiver où le pays s'abolit, mais ce déluge est toujours vaincu par le printemps qui réinvente le monde tel qu'il était (*Contes*, p. 111-112, par exemple). Voir, dans ce numéro, l'article de Jean Marcel Paquette, « Introduction à la méthode de Jacques Ferron ».

121. *Cotnoir*, p. 80.

122. *Idem*, p. 81.

123. *Escarmouches*, tome II, p. 107; voir aussi, p. 143: « Je veux en venir au dernier congrès des écrivains où ces Messieurs auraient voulu qu'on les payât à écrire (...); qu'on les considérât comme des professionnels dans une carrière dont la force est d'être ouverte à tous et de n'exiger aucun diplôme. On écrit comme on parle. Ce n'est pas une profession, c'est une liberté. Quand on emploie pour matériau les mots de tout le monde et la sagesse des nations, le moins que je puisse dire, c'est qu'on doit le faire à ses risques et dépens. »

124. *Le Saint-Elias*, p. 185-186.

rence générale <sup>125</sup> ». Mithridate III prétend en écrivant « refai(re) la réalité de (son) pays à (son) gré <sup>126</sup> ». Le risque, à coup sûr, est qu'écrire ne soit qu'une entreprise frivole et que le monde qui en résulte n'ait pas d'autre réalité que celle des fantaisies les plus purement subjectives. Le cartographe du conte « Les provinces », qui s'est mis seul « à bâtir le pays province après province, sur de belles cartes enluminées », rongé par le doute, « parfois (...) se dit qu'il est fou, d'autres fois se prend pour un prophète » ; comme l'écrivain pourtant, il « n'est qu'un artiste comme bien d'autres <sup>127</sup> », et le doute qu'il éprouve sera aussi celui de Ferron <sup>128</sup>.

Écrire, oui, mais faute de mieux, dans l'impossibilité où l'on est d'inventer « par projection, en direct, pourrait-on dire, » le paysage dont on laisserait à tous « provision pour toujours <sup>129</sup> ». Aussi, autant que le pays, l'œuvre est-elle incertaine.

125. *Cotnoir*, p. 80.

126. *Le Saint-Elias*, p. 185.

127. *Contes*, p. 65.

128. Voir « Les Salicaires », *Du fond de mon arrière-cuisine*, p. 265-286.

129. *Contes*, p. 60-61.